



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

M<sup>me</sup> Dasse<sup>1</sup> a repris possession de ses salons si chers aux belles clientes qui vont lui demander ses plus gracieuses compositions. Ce local est digne en tous points de la clientèle distinguée qu'ils doivent recevoir. Il semblerait que de fraîches tentures, des meubles bien choisis et de hautes glaces n'ont rien de commun avec les objets plus frivoles qu'ils encadrent, et cependant il y a dans tout ce qui est de goût un enchaînement qu'on ne saurait nier. La femme qui entend l'harmonie du jour et des couleurs dans son appartement, doit comprendre, mieux que toute autre aussi, ce qui donne du piquant ou de la douceur à un visage, de l'expression à la physionomie, ce qui fera va-

loir les cheveux blonds et briller les cheveux noirs. Cette sorte de divination que possède M<sup>me</sup> Dasse devait naturellement se retrouver dans ce qui l'entoure, ce qui l'inspire sans doute, car ses chapeaux et ses coiffures, sur lesquels nous reviendrons, ne nous ont jamais paru si jolis.

— Sans s'en douter, nos lectrices ont été menacées d'un grand désastre cette semaine. Ces fleurs si belles, si rares, si inimitables, qui font la parure précieuse des femmes les plus recherchées et du goût le plus délicat, les fleurs de Const<sup>ant</sup>in<sup>1</sup> enfin ont failli être la proie des flammes. Au milieu des cartons remplis de roses, de bruyères et de camélias, le feu s'est impitoyablement déclaré, et sans de prompts secours, tout allait être détruit sans doute. Ces imi-

<sup>1</sup> Rue Richelieu, 38.

<sup>1</sup> Rue Neuve Saint-Augustin, 37.





tations si parfaites de la nature eussent été remplacées comme le printemps remplace les malheurs de l'hiver; mais que de temps il eût fallu! et que fussent devenues les grandes dames qui attendent après une guirlande, un bouquet, commandés pour une soirée des Italiens, une garniture de robe pour un prochain bal au faubourg Saint-Honoré, une fleur nouvelle et ravissante dont la nuance et la légèreté se marient si bien avec des barbes en angleterre? Heureusement, les chefs-d'œuvre de l'artiste ont échappé à temps aux flammes, et nous avons reconnu, avec un intérêt bien réel, que Constantin peut répondre aux commandes qui lui sont faites, et que jamais sa Flore artificielle n'a réuni plus de variétés et de fraîcheur.

— La passementerie a tenu une si grande place parmi toutes les belles toilettes créées pour les noces royales qui ont tant occupé le monde, que cela lui assure encore la vogue pendant cet hiver. Les visites, les manteaux, les robes, les coiffures aussi sont ornés de passementerie, et Sorré-Delisle<sup>1</sup> a une nouveauté pour chacune de ces destinations. Nous avons parlé de ses garnitures *floridiana*, qui ont un si grand succès, et des garnitures en boutons mousquetaires. Ce sont encore des nœuds élégants pour jupes et corsages, des franges à tête découpée, des effilés variés de toutes sortes, ce qu'il y a enfin de plus joli et de plus nouveau. L'agrément a remplacé la soutache pour broderies sur étoffes, et Sorré-Delisle en a fait fabriquer de plusieurs espèces qui sont d'un effet d'autant plus avantageux, qu'ils font valoir encore la broderie. Au reste, il apporte un grand soin à tout ce qui est du ressort des travaux de fantaisie à l'aiguille. Il a un assortiment de laines fines et soyeuses pour la tapisserie, et rien de mieux imaginé que son canevas de couleur qui évite la peine de faire les fonds. A l'époque des longues soirées où les œuvres de goût et de patience tiennent tant de place, nous ne saurions trop recommander le grand choix qui s'en trouve dans cette maison.

— *Corps, demi-corps et corsets rénovés par M<sup>me</sup> Clémanson*<sup>2</sup>. — Rien de plus juste et de plus vrai que ces mots, car c'est une véri-

table *rénovation* que M<sup>me</sup> Clémanson a fait subir depuis longtemps à ces enveloppes disgracieuses et incommodes qu'on appelait corps et corsels. A la place de la raideur qu'ils donnaient à la taille, elle a mis la souplesse; au lieu de la gêne insupportable qu'ils faisaient éprouver, c'est le bien-être. Les corps et demi-corps sont pourtant baleinés, mais les baleines sont si minces, les ressorts si flexibles, ils sont surtout fixés avec tant d'habileté, qu'on n'en ressent pas le moindre froissement. La taille en est naturellement amincie et allongée, et loin d'en redouter le contact, c'est une sorte de repos recommandé par l'hygiène la plus sévère. Avec ces corsets, rien ne peut mieux s'harmonier que les coupes de robes aux corsages justes et à demi-pointe qui se porteront cet hiver; le corset *Pompadour* est une des conditions de grande toilette, et le corset *Jeanne d'Arc* est particulièrement apprécié par les femmes dont un excès d'embonpoint pourrait diminuer la grâce. M<sup>me</sup> Clémanson l'a combiné avec tant d'art, que non-seulement il dissimule cette imperfection de la taille, mais encore l'empêcher d'épaissir.

— Nous avons parlé des riches étoffes de Gagelin, de ses damas princiers, des satins brochés, des moires nouvelles, des tissus d'or et d'argent; mais nous ne devons pas omettre ses étoffes de laine, dont il a un choix complet et varié. La laine est, il est vrai, bien modeste à côté de tant de magnificences, mais c'est justement le talent des grandes maisons de réunir ce qui convient à *tout le monde*. D'ailleurs, le drap, le cachemire et le mérinos, ont leur place marquée dans toutes les toilettes pour la chambre et pour le matin. Le drap soutaché en passementerie est le vêtement le plus commode pour les jours de pluie; le beau mérinos convient aux jeunes personnes; le cachemire s'emploie en peignoirs; aussi, en choisissant de belles soieries, les femmes font-elles mettre de côté quelques-unes de ces robes *bien simples*, il est vrai, mais dont une faiseuse habile sait toujours tirer un parti favorable.

— La forme du chapeau est toujours évasée, mais plus fermée cependant que celle de l'été. On les garnit sous la passe de velours et de tulle entremêlés, de couleurs foncées plutôt que claires. Les capotes de satin à cou-

<sup>1</sup> Place de la Bourse. — <sup>2</sup> Rue du Port-Mahon, 8.



lisses, ornées de velours épinglé, sont de très-bon goût; sur les chapeaux de satin également, on pose souvent de la dentelle. Chez M<sup>lles</sup> Romain<sup>1</sup>, qui entendent si bien ce qui sied, nous avons vu beaucoup de plumes. Sur le velours nacarat c'était un oiseau, et sous la passe des rubans assortis de nuance. — Un velours gros-bleu, avec un bouquet de petites plumes posé tout à fait de côté. — Un velours épinglé rose avec marabouts chenillés. Mais le gris, surtout, est en faveur: gris fauvette, gris perdrix, gris lin et gris feutre, on l'emploie beaucoup en velours plein, avec l'ornement cerise sous la passe. Les plumes d'autruche blanches sont très-recherchées, mais non dans toute leur longueur, qui a quelque chose d'antique; on n'en prend que les têtes, qui, artistement tournées, ont quelque chose de très-aristocratique. Beaucoup de biais également sur les velours épinglés, des bouillons de satin, et quelques chapeaux foncés, doublés de couleur tendre. En général, les modes de M<sup>lles</sup> Romain dénotent toujours la nouveauté et le bon goût; et, sous ce rapport, on peut en toute confiance accepter les choses charmantes qu'elles nous donnent à chaque renouvellement de saison.

— M<sup>me</sup> Pérona<sup>2</sup> continue à préparer les toilettes qui doivent saluer la bienvenue de la princesse dont la présence sera l'occasion de tant de fêtes. Sur des robes de velours bleu ciel ou vert lumière, elle pose des draperies de tulle et satin d'un effet charmant; d'autres sont ouvertes en tunique garnie de point d'Alençon. Des robes en gaze lamée sont entourées d'effilés en argent ou en or, à plusieurs rangs, et les fleurs se mêlent au tulle et à la gaze pour de charmantes toilettes de danseuses.

Le *Bouquet Luisa* est le plus délicieux tribut que Guerlain<sup>3</sup> pouvait offrir à cette jeune et ravissante étoile qui vient briller dans notre belle France. C'est la plus délicate, la plus suave, la plus vaporeuse de toutes les essences qui ait jamais été enlevée aux plus doux parfums des fleurs! — Le *Bouquet Luisa* est le seul parfum à la mode aujourd'hui.

<sup>1</sup> Rue de la Chaussée-d'Antin, 18. — <sup>2</sup> Rue Mondovi, 1.  
<sup>3</sup> Rue de la Paix, 11.

MAISON BOYELDIEU<sup>1</sup>. — Le progrès du luxe, si remarquable depuis quelques années dans tout ce qui concerne les recherches de la vie intérieure, s'est surtout porté sur la lingerie. — Aussi, pour répondre à cette élégante nécessité de nos usages, il est des maisons d'élite qui ont porté un perfectionnement extrême à tous les objets de lingerie, et celle de Boyeldieu peut être citée entre toutes comme offrant, tant en quantité qu'en choix et en prix, tout ce qui peut satisfaire les exigences les plus luxueuses comme les plus économiques. — Les trousseaux, les layettes, toutes les commandes, les plus nombreuses comme les plus minutieuses, s'y exécutent spontanément par la facilité qu'offrent à cette maison ses ateliers de confection, où se reproduisent journellement tous les modèles les plus nouveaux. — Aussi il n'est point de formes, de coupes, d'ornements de tout genre, qu'on ne soit certain de rencontrer dans ces vastes magasins, où se réunissent toutes les compositions répandues séparément dans tous les autres magasins, et offrant ainsi les points de comparaison les plus favorables aux acheteurs. — Le linge de table y est magnifique dans son assortiment, qui comprend depuis les plus belles créations de Saxe jusqu'aux plus simples tissus de la Flandre.

#### LES BOUFFES.

Seul théâtre qui, de nos jours, soit, avec l'Opéra, resté le rendez-vous de la haute compagnie, le refuge de l'ancienne et nouvelle aristocratie; véritable oasis, où se trouvent réunies par groupes charmants, les femmes belles d'esprit et de corps.

Temple de la mode, galeries parfumées, salons ambrés d'où s'exhalent les exotiques senteurs de l'Orient; chapelles royales, où les nobles dilettanti écoutent religieusement les suaves accords des Meyerbeer, Bellini, Mercadente, Rossini et de tant d'autres divins compositeurs.

Prêtez l'oreille à chaque œil-de-bœuf, et vous saisirez à peine quelques mots fugitifs, tant on y parle à voix basse, habitude distinguée des gens de la bonne société.

Quelles ravissantes toilettes! comme les

<sup>1</sup> Rue N<sup>e</sup> des Mathurins, 37, au coin de la rue de la Ferme.



modes y sont élégantes et simples, bien séyantes et bien portées!... Voyez ces turbans de demi-or et argent, quelle grâce ils ont, quelle noblesse dans la pose!... Près de la jeune dame qui est coiffée de ce toquet à la Charles IX, voyez aussi ce petit bord, orné de plumes blanches tournoyantes, qu'il est délicieux de forme! et tous ces petits bonnets, comme ils sont coquets! ne semblent-ils point autant de bouquets de fleurs, tant ils sont ornés de dahlias, de jasmin des Florides, de légers chèvrefeuilles, de lianes de framboisiers, de clochettes de mille nuances?

Les riches coiffures de dentelle, de blondes d'argent à effilés, ornées de grappes de perles, de feuillage diamanté, de scarabées, de feuilles et de roses enrichies de diamants, et poudine d'or, étalent leur brillant éclat et leurs prismatiques couleurs, et le célèbre Constantin fait reconnaître dans toutes ces ravissantes créations le prestige de son nom.

Les yeux y sont éblouis par les pierreries, la vue est charmée par la beauté des femmes, l'oreille est enchantée, ravie par les célestes harmonies de l'orchestre.

Quant aux autres lieux, généralement parlant, en en exceptant peut-être l'Opéra-Comique, nous voyons avec regret que la mode en est bannie, que les dames y viennent en chapeaux, en bonnets de tulle, en robes de soie, oubliant qu'à Londres, à Milan, au théâtre de la Scala, on fait toujours grande toilette, qu'on ne se présente que coiffée de turbans, de petits-bords, de coiffures de velours et dentelles, qu'habillée de robes de damas moiré, de velours épinglé; que chaussée de souliers de satin, de bas de cachemire; les bras ornés de magnifiques bracelets d'or, etc.

Nous l'avons déjà dit, nous le répétons aujourd'hui, l'étiquette est indispensable. La mode est fille de France; c'est à Paris qu'on crée, qu'on innove toutes les séduisantes fantaisies de la toilette; c'est sur nos dames que se modèlent les étrangères; l'Europe entière calque et imite nos modes; aussi se vêtir à la française est-il l'usage de tous les pays.

Nous encouragerons donc sans cesse les artistes ingénieux et hardis, les Maurice-Beauvais, les Alexandrine, les Beaudrant,

les Palmyre, les Camille, qui inventent chaque jour les ravissantes coiffures et les robes dont les dames de la fashion se parent pour les assemblées, les bals et les théâtres.

#### ENCORE UN MOT SUR L'ESPAGNE.

Les fêtes d'Espagne sont finies; celles de France allaient commencer, lorsqu'un affreux fléau est venu changer en souscriptions généreuses les dépenses que le roi se proposait de faire pour célébrer dignement, et comme il le sait si bien, l'arrivée de sa nouvelle fille.

Avant de quitter l'Espagne, nous ne reviendrons pas sur la description des fêtes que tous les grands journaux ont faite avec toute la place qu'ils pouvaient consacrer à ces descriptions; nous dirons seulement que, témoins oculaires de tout ce qui s'est passé depuis le 15 septembre jusqu'au 22 octobre, nous avons peine à croire que la politique eût assez de mauvaise foi pour nier le bonheur que causait à la nation espagnole le double mariage qu'on allait bientôt célébrer.

Pour se faire une idée de la nationalité des fêtes, du bonheur de ce peuple si généreux, si ca me dans ces joies, où une population de deux cent mille âmes était constamment sur pied, il faut avoir vu le peuple de Madrid rentrer chez lui sans cris, sans confusion, avec une gaieté qui, pour n'être pas turbulente, n'en était que plus franche.

Je disais tout à l'heure que pas un Espagnol n'avait douté de l'accomplissement du double mariage; je me trompais, j'oubliais que le fameux banquier Salamanca avait fait proposer à l'ambassadeur de France un pari de 100,000 fr. que les mariages n'auraient pas lieu. Le comte de Bresson lui fit dire qu'il acceptait la gageure; alors le banquier recula, en disant qu'il parierait bien une jolie petite voiture toute attelée; il lui fut répondu que l'ambassadeur de France n'avait pas besoin qu'on lui payât ses voitures. Mais le duc de Gluksberg informa M. Salamanca qu'il tenait le pari; aussi, le lendemain du mariage, vit-on arriver à la porte du palais de l'ambassade une charmante voiture, dans l'exécution de laquelle on





5 Novembre 1846.

2223.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau en satin et Parapluie en velours, ensemble de toilette d'Alexandrine, r. d'Antin, 14. Robe de  
 de Torre Delisle, p. de la Bourse. Fleurs de Constantin. Mouchoir Chapron. Gants Mayer. Parfum  
 Gauchain. Service de thé de Lohsche Boiss. à l'Escalier de Cristal, palais royal.*

*Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. London.*







retrouvait toute la magnificence du banquier espagnol.

Mais cette voiture était une voiture française, comme tout ce qui a été admiré dans ces brillants carrousels. La reine Isabelle et son auguste sœur n'avaient dans toutes ces fêtes que les robes de Paris, que les charmantes toilettes envoyées par la maison Camille<sup>1</sup>, et admirées de toutes les dames; car, à toutes ces grandes réunions, quoiqu'elles fussent en plein air, les toilettes n'étaient que de charmantes robes habillées, et soit qu'elles fussent portées par les reines ou par les dames de la cour, on distinguait facilement que les unes et les autres payaient un tribut au goût français, et à l'éminente artiste qui avait ingénieusement multiplié les formes et les ornements afin que ses robes n'eussent aucune ressemblance.

Mais M<sup>me</sup> Camille ne veut pas, à ce qu'il paraît, qu'on puisse jamais oublier son nom à Madrid. Avant de quitter cette ville, elle vient d'établir, n° 4, Calle de Hortaleza, une succursale de sa maison de Paris, où les dames les plus élégantes de Madrid sont venues la voir, l'installer en quelque sorte, et où l'on retrouvera tout le goût de Paris et la possibilité de faire faire très-promptement les élégantes toilettes qu'on pourra désirer.

Nous aurons bientôt la possibilité de juger nous-mêmes de ces charmantes parures : notre princesse est en chemin pour Paris, et elle ajoutera bientôt un fleuron de plus à cette famille, qui, lors même qu'elle ne serait pas sur le trône, pourrait défier qui que ce soit, de montrer un assemblage plus beau, plus éclairé, plus noble, et plus auguste.

### LE KYNAST.

Nous empruntons cette légende (traduite probablement de l'allemand) au JOURNAL FRANÇAIS DE BERLIN. Cette nouvelle publication s'est placée, depuis quelque temps, au rang des plus distinguées de l'Allemagne. Elle est rédigée avec autant de tact que de goût, de talent et d'impartialité. — La litté-

<sup>1</sup> Rue Choiseul, 15.

rature française ne pouvait avoir de l'autre côté du Rhin un organe qui la représentât avec plus de bonheur et de succès.

Il n'est pas de voyageur qui ait traversé la Silésie sans remarquer, en arrivant aux montagnes de l'Alpenrose, un rocher, le plus élevé de tous, si élevé, qu'à la moitié de sa hauteur toute végétation cesse, et que son sommet se perd dans les nuages. Il se trouva pourtant un homme d'une audace assez grande pour concevoir, et bien plus pour exécuter le projet de construire là, un château. Ce fut le premier de l'illustre race de Schaffgotsch.

Il vivait en 1200 de l'ère chrétienne, et si forte était sa volonté, que le château s'éleva avec une merveilleuse rapidité.

Quand le vent du nord ne fait pas rouler sur le ciel de gros nuages, on peut encore voir les ruines si imposantes du *Kynast*, — c'est le nom du château.

Ce devait être, pensait son illustre fondateur, la demeure de ses fils et de ses petits-fils. « Un jour, disait-il, dans plus de mille ans, ma nombreuse postérité, réunie dans la grande salle du castel, autour d'une vaste table, chantera, en buvant dans des gobelets d'or, un joyeux *Te Deum* en l'honneur de celui qui leur avait légué ce donjon incomparable, cette preuve presque surnaturelle de son audace et de sa puissance! »

Mais ce que le comte de Schaffgotsch avait voulu, la Providence ne le voulut point.

Une fille fut son unique rejeton, et le vieux seigneur adressa en vain au ciel la prière que lui fit jadis Abraham.

Dieu fut inexorable.

Alors, pour se consoler, du moins en partie, le châtelain résolut de donner de son vivant un époux à sa fille bien-aimée.

Mais cette fois encore, le ciel ne voulait pas que les vœux du comte fussent exaucés. Jeanne était magnifique; c'était la plus belle et la plus jolie créature qu'on eût jamais vue. Mais, sous cette forme séduisante, elle cachait le cœur le plus froid et le plus insensible. Elle n'éprouvait que du dédain pour tous les damoiseaux qui accouraient de tous les points de l'Allemagne, attirés par sa grande réputation de beauté et l'illustration de son nom. Cet orgueil et cette



obstination désolaient le noble comte. Enfin, forcée par son père de donner une réponse, elle lui fit cette déclaration solennelle :

« Celui-là seul obtiendra ma main, qui » fera à cheval le tour des remparts du haut » castel. »

Du jour que cette condition fut connue, preux et chevaliers accoururent de tous pays. Jamais on n'avait vu tant de prouesses et d'empressement à braver le danger. Mais, tous, tous sans exception, les plus hardis cavaliers, les plus heureux paladins, tous cédant, au vertige, à la vue de ces crevasses et de ces précipices sans fond, étaient tombés et avaient disparu dans l'abîme.

Un jour, trois frères se présentèrent, tous trois beaux, jeunes, riches, déjà célèbres dans les combats. Ils demandèrent à l'orgueilleuse beauté la permission d'affronter la mort pour elle. Elle daigna l'accorder ! Immobile et impassible, elle les vit tous trois chanceler et disparaître. ....

Cette dernière épreuve avait eu tant de retentissement, que depuis un an, personne ne se présentait plus. Les plus braves même reculaient devant une telle fatalité.

Fière de son insensibilité, Jeanne se félicitait sans remords. Mais son vieux père se désolait.

Un soir, le nain introducteur des étrangers fit retentir son cor : c'était un chevalier qui demandait l'hospitalité.

Il entra dans la salle où l'attendait le comte de Schaffgotsch. Il était grand, fort beau, jeune encore, et était revêtu d'une magnifique cotte de mailles, trophée qu'il rapportait de la Terre Sainte. A sa vue, Jeanne la dédaigneuse fut si troublée, que tous remarquèrent l'agitation dans laquelle elle était tombée; et personne ne pouvait s'expliquer ce changement si complet chez la belle châtelaine. L'étranger était aussi distingué par ses manières et la culture de l'esprit qu'il était beau, riche et puissant seigneur.

Jeanne aimait.

Jeanne s'était éprise d'un amour subit, violent, irrésistible.

Aussi, terrible fut sa frayeur lorsque le lendemain, son hôte, s'étant fait amener son cheval de guerre au milieu de la cour du château, annonça qu'il allait tenter la fatale épreuve.

Jeanne le conjure de renoncer à ce projet, se jette à ses pieds, le supplie en sanglots... Rien n'émeut le chevalier.

A midi, il s'élance sur la rampe du rempart, et bientôt il arrive sur les créneaux et les plus hautes plates-formes. Il gravit les tours, descend selon la pente des murs, taillés parfois dans le rocher même; il ne fait qu'un bond à son cheval, pour franchir la crevasse que la foudre a laissée sur le dernier flanc des murailles : et il se retrouve bientôt au point d'où il vient de partir. Alors la grande cloche sonne au donjon, les trompettes des hommes d'armes éclatent en joyeuses fanfares, et le vieux comte sent ses yeux mouillés de larmes. Jeanne, ivre de joie, s'élance vers l'heureux étranger, lui saute au cou, l'appelle son époux bien-aimé, son amour, sa vie.

Mais le vainqueur s'éloigne froidement et lui dit :

« De même que tu fus sans pitié pour mes » trois frères, ainsi je serai sans pitié pour » toi; de même que chez eux tu tuas le » corps, ainsi chez toi je tuerai l'âme, et je » te convie à l'éternité pour entendre lequel » des deux supplices est le plus terrible ! »

De ce moment on vit Jeanne dépérir. Elle semblait une ombre errante sur les remparts du château.

Un jour elle disparut.

Longtemps le bruit courut que le démon, le seul époux qu'elle méritât, l'avait enlevée; mais le squelette d'une femme, que l'on trouva plus tard au fond des crevasses qui formaient au château un fossé naturel, révéla qu'elle avait rejoint ses anciens amants, si longtemps dédaignés.

Le *Kynast* passa à la branche cadette des Schaffgotsch.

#### MONTANO ET STÉPHANIE.

Dans la dernière séance de l'Académie des Beaux-Arts, M. Raoul-Rochette, secrétaire perpétuel, a exprimé le vœu que le chef-d'œuvre de Berton fût repris à l'Opéra-Comique. A cette occasion, l'historien du célèbre compositeur a rappelé dans quelles circonstances et au milieu de quelles épreuves fut composée l'œuvre du maître.

Berton était marié. Les plus rudes privations étaient le partage du jeune couple,



relégué à un cinquième étage, et réduit à tout vendre pièce à pièce. Un seul meuble restait à Berton, dont il n'avait pu se résoudre à se défaire : c'était son piano, c'était le meuble qui lui faisait oublier la perte de tous les autres.

Mais la nécessité était devenue si forte, qu'il avait fallu accomplir encore ce dernier sacrifice, et le piano venait d'être vendu pour un morceau de pain, quand le poème de *Montano et Stéphanie* passa dans les mains de notre compositeur.

Il ne s'en mit à l'ouvrage qu'avec plus d'ardeur, et, seul avec son enthousiasme, qui ne l'abandonna pas un instant, il avait composé, en moins de six semaines, la partition de son opéra. Mais il se trouvait arrêté au moment de l'achever, par une difficulté où se peignait toute la misère de ce temps et toute la sienné.

Il avait besoin, pour écrire le *crescendo* du final de son deuxième acte, de trois cahiers de papier réglé à vingt-huit portées; mais le seul marchand qui pouvait lui fournir ce papier en exigeait le prix payé d'avance, et payé en argent, et ce prix était de 9 fr. Toutes les ressources du ménage et tous les assignats du monde n'auraient pu produire cette somme énorme; il fallut donc imposer silence à l'inspiration, ajourner l'enthousiasme, et attendre une semaine entière que quelque heureux hasard vint au secours du musicien.

Ce secours arriva sous une forme qui, en d'autres temps, eût passé pour une injure. Un éditeur de musique avait eu la malheureuse idée de faire arranger l'ouverture du *Démophon* de Vogel pour deux flageolets, et il vint proposer à M. Berton ce travail barbare, que notre compositeur, indigné d'une telle profanation, voulut d'abord repousser comme un crime, et qu'il finit par accepter comme une ressource, car on lui offrait deux écus de six francs pour cette belle œuvre.

En deux heures, le chef-d'œuvre de Vogel fut travesti comme on le voulait; le lendemain, l'éditeur enchanté donnait le double de ce qu'il avait promis, et M. Berton, qui avait couru chez son marchand de papier aussitôt qu'il avait tenu l'argent, rentrait chez lui, heureux et triomphant, avec les trois cahiers de papier réglé, et encore avec une somme qui pouvait assurer la subsis-

tance de sa famille pour toute une semaine je veux dire toute une décade.

Avant la fin de la journée, il avait terminé son *crescendo*, composition et copie, et sa partition était faite.

#### L'ORGUE DE LA MADELEINE.

La foule se pressait jeudi à l'église de la Madeleine; on allait inaugurer l'orgue admirable qui est venu compléter la magnificence de cette église.

Si n'était le respect dû au lieu saint, respect qui a été religieusement observé, on aurait pu se croire dans une salle de concert; partout des dorures, des lustres éblouissants de ciselure et de lumières, des sculptures et des tableaux, des femmes parées, et l'élite de nos célébrités littéraires, artistiques et scientifiques, parmi lesquelles on remarquait M. Leverrier, l'inventeur des planètes, comme disait ingénument un enfant placé près de nous. A huit heures, M. Fessy, l'organiste de la paroisse, s'est mis à l'orgue, et des sons puissants et majestueux ont rempli ce vaste vaisseau d'harmonie. Lefébure-Vély, à son tour, a voulu prouver toutes les ressources que possède le bel instrument, et tout à coup, au milieu d'arpèges brillants et accentués, on a entendu un chœur de voix humaines qui psalmodiaient un chant doux et grave dans le lointain; une voix en solo répondait, et l'accompagnement les suivait toujours sans que l'auditoire pût se rendre compte précisément d'où venait une si touchante mélodie. Quand le morceau a été fini, les témoignages d'admiration ont éclaté, autant que le permettait la sainteté du lieu, car cet effet tout magique est produit seulement par la combinaison des tuyaux d'orgue qui réunissent d'ailleurs encore toutes les illusions qu'il est possible d'obtenir en ce genre.

Alexis Dupont a chanté plusieurs motets avec la supériorité incontestable qu'il possède surtout pour le chant d'église, et les artistes de la chapelle ont exécuté un *O filii* du seizième siècle avec un ensemble très-remarquable. Cette soirée a été complètement satisfaisante, et a prouvé que les églises de France n'ont plus rien, désormais, à envier à celles des autres pays de l'Europe.



# THÉÂTRES.

L'Opéra espère donner *Robert Bruce* dans les derniers jours de ce mois. On répète au piano et ensemble les deux premiers actes, le troisième est à peu près su. Viendra ensuite la mise à l'étude d'une pièce en un acte, dont la musique et le poème sont de deux auteurs éprouvés. — Le départ pour Londres de M<sup>lle</sup> Fuoco est retardé par une légère indisposition. — C'est le 1<sup>er</sup> décembre que M<sup>lle</sup> Plunkett prendra son congé. Elle se rendra d'abord à Turin; puis, de retour en France, elle parcourra quelques grandes villes où elle a reçu des offres. — M<sup>lle</sup> Carlotta Grisi quittera Paris le 1<sup>er</sup> janvier pour se rendre à Rome.

— A propos du nouveau poème en cinq actes confié par M. Léon Pillet au prince Poniatowski, il n'est pas indifférent de remarquer que plusieurs grands noms de l'Empire ont tourné à la musique; que plusieurs rejets mélodieux sont sortis de cette race belliqueuse. Le prince Poniatowski a déjà obtenu des succès lyriques sur les théâtres d'Italie; le duc de Feltre a été applaudi à l'Opéra-Comique; le prince de la Moskowa a dirigé de savans concerts. Que le proverbe vienne donc nous dire: Tel père! tel fils! Il y a entre les deux générations toute la différence qui existe entre le bruit du canon et le son du piano.

— M<sup>lle</sup> Rachel est rentrée, avec un grand éclat, dans le rôle de *Virginie*. Le chiffre de la recette a atteint son maximum. Avant cette soirée, M<sup>lle</sup> Rachel avait joué *Phèdre* et *Camille* avec son ordinaire supériorité. Nous la retrouverons cette semaine dans la représentation au bénéfice des inondés, auxquels elle a fait un don particulier de 1,000 fr. — *Le Vieux de la Montagne* est à l'étude. Les artistes qui ont des rôles dans cet ouvrage en disent le plus grand bien. — La rentrée de Ligier, par le rôle de *Louis XI*,

a été saluée par d'unanimes applaudissemens.

— M. Lumley, directeur de l'Opéra de Londres, est en ce moment à Paris, où il vient recruter des sujets pour la danse; ces sujets feront cortège à M<sup>mes</sup> Taglioni, Elssler, Cerrito, Grahn et Carlotta Grisi. Pour le chant, il a engagé Fraschini, Coletti, M<sup>me</sup> Frezzolini, Corbani et Castellan.

— M. Eugène Grisi vient de publier sur l'utilité de l'escrime au point de vue dramatique un article où il nous apprend, entre autres particularités, que, pour l'organisation du combat de *Sophie Arnould*, M<sup>lle</sup> Déjazet et M<sup>me</sup> Zélie-Paul ont pris des leçons d'armes pendant deux mois chacune. M<sup>lle</sup> Désirée a, dans *les Trois Peché du Diable*, un duel qui lui a fait le plus grand honneur. Le danseur Albert a réglé lui-même le combat de *la Jolie Fille de Gand*. Enfin, Talma, Fleury, Dugazon, Kean, Saint-Prix, se livraient à l'exercice des armes, et ils ont tiré de cet exercice des habitudes corporelles qui ont été une partie de leur talent.

— M<sup>me</sup> Dorval a quitté Montpellier, où son succès a été immense. Poulter est, à son tour, attendu dans cette ville. — Louis Monrose, directeur du théâtre de Nîmes, épouse M<sup>lle</sup> Drouart, que nous avons entendue à l'Opéra. — On écrit de Lyon, qu'avant son départ de cette ville, M<sup>me</sup> Stoltz a reçu la visite de douze fabricants, porteurs chacun d'une robe sortie de leur fabrique et offerte à la célèbre chanteuse aux frais des abonnés du théâtre.

A ce Numéro est jointe la planche 2223.

L'empressement avec lequel l'EAU et la POUDRE ANGLAISES du docteur Z. Addison ont été accueillies par le monde élégant, a fait place, à juste titre, au succès de vogue éclatant que nous nous plaisons à constater. Les principales propriétés de cette importation consistent à conserver aux dents leur blancheur primitive, et à empêcher les progrès de la carie en affermissant les gencives. — Les dépôts sont à Paris, chez GESLIN, maison dorée, boulevard des Italiens, 12.

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V<sup>e</sup> DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.